

Il y a maints petits moyens d'esquiver ainsi la loi — privilège dont la saveur est appréciée en dehors des couvents — et de se distinguer des autres, ce qui n'est pas dans un tel milieu, je le répète, une mince considération.

Elle est si importante au contraire et si flatteuse pour la vanité que l'on doit très souvent user de ces prérogatives onéreuses sans nécessité aucune et à la seule fin de maintenir son prestige.

Ce sont là les *extras* contre lesquels on entend de toutes parts pester les papas, parce qu'ils doublent très souvent le prix convenu pour chaque trimestre. Et c'est cette déplorable émulation dans la dépense qui fait maintenant reculer tant de familles devant la taxe ruineuse que représente une année de couvent, pour deux ou trois filles surtout, quand ce n'est pas cinq ou six.

On me dira peut-être qu'il est très possible de se dispenser de ces *extras* et que chacune est libre de pratiquer l'économie, mais il faut plus de force de caractère que n'en possèdent des petites filles pour se résigner à jouer parmi des amies fortunées comme aux yeux de quelques parvenues ou de quelques sottes vaniteuses, le rôle de parias.

Les mères sensées qui s'élèvent en masse contre ces abus, ne peuvent elles-mêmes faire autrement que de s'y soumettre, au moins dans une certaine mesure, afin d'éviter à leurs enfants de cruelles humiliations. Beaucoup de parents, de leur propre aveu, excèdent ainsi leurs moyens pour garder le temps avec les autres dans ce *crescendo* d'extravagance.

L'empiètement du luxe et de ses raffinements mondains, encore une fois, ne saurait être complaisamment accueilli par de saintes recluses qui ne cessent de prêcher et par la parole et par l'exemple, l'humilité, la charité envers le prochain, et le mépris des vaines délicatesses. Ils ne tiendraient donc qu'aux gens du monde, qu'aux intéressées de s'entendre pour opérer la réforme universellement désirée aujourd'hui.

Personne au demeurant ne se plaindrait de voir revenir la salutaire discipline du bon vieux temps—si ce n'est, peut-être, les enfants gâtées de notre génération ; mais les protestations de celles-ci n'attendriront plus des parents qui ont vu les inconvénients d'une trop grande liberté.

N'ai-je pas entendu certaine maman (une de celles qui, se trouvant en face du système perfectionné fonctionnant dans le grand couvent où elle conduisait sa fille unique, ne put, on ne sut lui en refuser les bénéfices) ne l'ai-je pas entendu me dire :

— J'ai mis mon enfant au pensionnat pour lui faire passer ses caprices ; je crains qu'elle n'en acquierre d'autres.

Au reste l'hygiène a fait des progrès depuis quelque années, et en retranchant un confort superflu, on n'a pas à craindre le retour de certains abus.

La plupart des pensions sont maintenant pourvues de nombreuses salles de bains où les élèves vont chercher, aussi souvent qu'il est nécessaire, les indispensables et réconfortantes ablutions.

La nourriture est, elle aussi, mieux soignée et plus substantielle. Je me ferais l'écho de plusieurs mères de famille que j'ai entendu s'expliquer sur ce sujet, si j'ajoutais que les économes devraient y joindre en abondance — et sans frais supplémentaires, comme cela se pratique dans quelques couvents — le lait, ce breuvage favori de l'enfance. Un verre de lait peut à la rigueur tenir lieu d'un repas aux enfants anémiques ou d'un appétit capricieux ne s'accommodant pas de la frugale *table d'hôte* du réfectoire.

Rien n'est facile aux communautés religieuses possédant en général de vastes domaines et les services gratuits d'un personnel nombreux, comme d'entretenir un troupeau de vaches qui pourvoieraient d'un aliment suffisamment substantiel des jeunesses qui grandissent et travaillent. Le lait, d'après un célèbre médecin, est pour les enfants un article de première nécessité. Et cela ne coûte pas plus cher qu'autre chose.

En somme, il s'agit encore ici de *simplifier*.

Vous m'accuserez de radoter à force de me l'entendre dire.

Revenons aux modestes habitudes d'autrefois et n'ayons pas la faiblesse de redouter pour nos enfants la règle ferme, pareille pour toutes, qui assouplit les caractères, apprend à se vaincre, dompte l'égoïsme et ce détestable orgueil qui se plaît à offenser les autres de la vue de son bien-être.

Marie Vieuxtemps.

(A suivre).